

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 188-191

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



Si cette dernière chronique réclamait — pour des raisons quelconques, mais en aucune façon majeures — la présence d'une épigraphe indispensable à son début, je n'hésiterais pas à la tirer du prospectus du collège, que l'on a coutume d'envoyer obligeamment à toute personne désireuse de se spécialiser dans les problèmes d'éducation. Mais, n'ayant aucune prétention d'obscurité par suite du renouvellement essentiel dans le centre du jaillissement de mon œuvre, n'ayant aucune vue profonde et géniale de l'objet que j'ai la paresse de traiter, je veux paraître clair et j'augmente mon choix. D'abord, la revue, aux services de laquelle j'aurais recours pour cette introduction, a l'avantage d'être catholique, côté des choses qu'il ne faut jamais négliger ; ensuite, le passage en question possède une certaine portée pratique qui ne manquera certainement pas de vous laisser songeurs ; enfin, il nous intéresse tout spécialement, nous qui, depuis une année bientôt, nous doutons de notre présence dans cet établissement. Ces raisons auraient-elles le privilège de vous convaincre ? Si oui, tant mieux pour vous et vos diverses prérogatives d'hommes intelligents. Si non, votre cas devient intéressant et digne des plus célèbres interviews. Néanmoins, pour éviter toute personnalité et ménager les susceptibilités, j'ouvre sans autre la revue pré-citée à la page 9, et je lis avec émoi :

« Après Pâques, l'horaire de la journée est en partie modifié par suite des exercices du mois de Marie et des promenades qui ont lieu tous les soirs, à partir du premier juin. »

Que c'est donc gentil, n'est-ce pas ? Que c'est ravissant, cet horaire de la journée en partie modifié. Oh ! cet *en partie*, qu'il est mignon ; croyez-moi, une nourrice ne ferait pas mieux pour consoler son mioche pleurant « à bras raccourcis ». Pauvre petit Loulou à sa mémère !

Que diable ! Vous ne voudriez tout de même pas qu'on change comme ça, sans autre « avertation » tout un horaire, si sagement équilibré : il fallait le changer en partie, on l'a changé en

partie, on le change en partie, on le changera en partie comme on l'a toujours changé en partie. C'est clair, péremptoire, dicté par un bon sens qui n'admet sous aucun prétexte un formalisme quelconque dans la présence des cerisiers aux abords du terrain de foot-ball et des fraisiers au bord du Rhône. Fatalement notre horaire en partie modifié devait donc prévoir des déplacements philanthropiques au bord du Rhône et, sur le terrain de foot-ball, de nombreux matches de circonstance. En fait de logique, les gens de Port-Royal n'eussent certainement rien déterré de plus puissant.

Mais il est quand même un élément, essentiel à l'existence d'un troisième trimestre, que nos autorités ne pourraient même effleurer sans risque de passer pour les plus grands malfaiteurs de l'histoire générale. Imaginez donc, dans l'affichoir, une affiche rouge, ou verte, ou blanche, avec, si vous le voulez, l'information suivante : « Quels que soient les motifs qui les provoquent, tous les congés du III^e trimestre sont annulés en vue d'un plus grand bien. » Quel scandale ! J'entends d'ici les lamentations de Mômô trouvant que ça ne descend pas comme de la bière ; et j'admire la facilité de parole avec laquelle Citherlet propose à une assemblée tumultueuse, un vote en masse pour la révision de la constitution et un respect plus démocratique des droits civiques en Suisse. De telles manifestations s'expliqueraient aussi clairement que, dans leurs cadres respectifs, la rotondité de la terre, la volonté vitale d'André Tardieu, ou l'influence du jeu de jambe pour la conquête de la coupe Davis. Car, malgré mon admiration pour l'effort méthodique, si, pour beaucoup, le troisième trimestre paraît de loin le plus sympathique, c'est bien plus à cause des jours de classe qu'il n'a pas, qu'à cause de ceux qu'il contient. Monsieur Saudan, s'il recherchait les causes de cette déviation mentale, y verrait sans doute un malencontreux héritage de nos premiers parents. Après tout, ce serait encore un filon pour les accabler de nouvelles responsabilités. Pauvre Adam, pauvre Eve ! Que de crimes ne se commettent-ils point en votre nom !

Café, diane, sandwiches — notes justes, cigarettes — notes fausses : départ fixé à 5 heures, Monsieur Grandjean arrive à 5 h. 01 ; à 5 h. 02, grâce à l'amabilité des dirigeants du Viège-Zermatt et sous la conduite de ces Messieurs leurs professeurs, les étudiants du Collège de St-Maurice s'en vont, munis de prix de faveur, à la conquête d'un coin du monde dont on ne se lassera jamais d'admirer la beauté : je parle du Cervin.

Sans blagues, mais c'est quand même dans ces petits « à-côté », que l'on saisit le mieux les bienfaits d'une année passée au Collège de St-Maurice et j'entends, avec un certain attendrissement, Chiavazza exprimer dans un « javanais » très vert ce souhait de résignation : « Voir Zermatt et... passer en deux ». Il faut bien s'habituer à chercher les consolations où on veut bien nous les offrir.

Après être montés au Gornergrat, afin que Charly de Torren-té souffrît moins d'être dominé par une masse trop supérieure, on redescendit dans la vallée, pourvus de cette bienfaisante

impression qu'offre, aux courageux, l'ascension d'un laborieux 3000. A Zermatt, nous vîmes entre autres — ou plutôt nous ne vîmes pas — deux bouquetins de l'ancienne école qui ne devaient qu'à leur âge avancé la faveur d'être nourris et logés aux frais de l'Etat. Je leur souhaite une bonne conservation.

Dans le train du retour, on n'osait tout de même plus chanter, ce qui eût rappelé, avec trop de cruauté, les heures de classe où l'on entendait, il y a à peine deux jours, Herr Nie hurler avec conviction « qu'il ne fallait pas y aller ». Chappaz tira, des dangereux vers latins, de subtiles harmonies de jazz-hot, tandis que Vannay arpentait le couloir, s'interrogeant sur l'ampleur de ses sentiments...

Les scouts, eux, ne connaissent point cette variété de respect humain : leur rallye des 18 et 19 mai en fut la meilleure preuve. Sans doute, il se mit à neiger et à grêler lorsque Baltischwyler exhiba, pour la première fois de l'année, ses cuissettes et leur bleu fraîchement exotique. Mais par principe et par esprit d'équipe, les éclaireurs sont des frères et, comme il leur est recommandé dans leur loi, d'être bons toujours, ils ne tinrent aucune rigueur à leur congénère. On organisa un concours, avec des prix pour la patrouille qui aurait tiré le meilleur parti de ces perturbations atmosphériques. Sous la conduite de leur chef — plus connu dans le monde des animaux, sous le nom de fourmi-prêteuse — les Tigres s'adjudgèrent la victoire, parce qu'ils totalisèrent le plus grand nombre de points. Pas plus difficile que ça, mais encore fallait-il y penser. Félicitons donc les Tigres pour leur esprit d'à-propos et souhaitons-leur — si Brahier ne l'a pas encore insufflé — ce que Molière appelait autrefois la prudence du lion et la force du serpent.

Car, n'oublions pas que Brahier est une personnalité de grande envergure qui réunit, en sa robuste personne, une synthèse vivante — Champion la qualifierait de très vivante — des qualités inhérentes à l'homme d'action. C'est ainsi qu'en tant que capitaine du tennis, il organisa un tournoi de double qui concentra, autour des deux courts de la Grande Allée, tout l'esprit que peut renfermer un Collège au temps des chaleurs.

Les matches interclasses ayant été supprimés pour cause d'incapacité mentale de la plupart des équipes, Monsieur Bussard eut l'idée — une parmi tant d'autres — de célébrer les cérémonies de l'Ascension à Notre-Dame du Scex et de nous donner ainsi l'occasion de disputer un cross-country qui se terminerait par un sprint aux abords de la chapelle. Fonctionnerait comme juge au départ : Monsieur Bussard lui-même ; comme juge à l'arrivée, Frère Luc. Malheureusement celui-ci, occupé qu'il était d'utiliser subtilement l'harmonium comme piédestal de la statue du Sacré-Cœur, n'eut pas le temps de se retourner pour chronométrer le temps record de Walter Meichtry. L'épreuve s'annula par le fait même, mais elle devint le germe d'un nombre respectable de promenades que je rappellerai en quelques mots. La promenade du chant, à Fully, et celle de la fanfare à Bretaye, attirèrent dans ces sociétés des recrues de la dernière heure qui, pour un prix minime, se trouvèrent fort aises de prendre

la clef des champs, de goûter à de petites tables séparées et, au retour, de vanter, à des copains moins rusés, les avantages d'une société dont ils ne faisaient partie que depuis quelques jours.

Mais ce qui devait arriver arriva. Les moins favorisés des élèves tinrent tête et se révoltèrent, eux les prolétaires, les contribuables qui paient autant que les autres et ne jouissent pas des mêmes droits. L'affaire fut brève : elle éclata chez les Petits, un jour de promenade. Tandis que le surveillant se préoccupait de quelques retardataires, des groupes se formèrent à l'avant qui s'avancèrent vers les fourrés les plus proches et s'y tapirent. Silence, pas un mouvement : la section défile sous leurs yeux. Voilà le surveillant, il marche plutôt rapidement, il passe devant, il s'éloigne. Mais l'un des insurgés glisse la main dans la poche, en retire un objet de métal brillant. Silence, un éclair, une flamme... Atchoum ! Ce n'est rien, personne n'a entendu, l'inspecteur a disparu, la cigarette est allumée. On se demande du feu et, quelques minutes plus tard, Monsieur Butty, qui a de l'expérience et beaucoup de finesse, revenant en arrière, se trouve nez à nez avec une vingtaine de jeunes garçons qui, assis par terre, humaient flegmatiquement une fumée âcre qui leur faisait mal au cœur. En un instant, l'affaire fut liquidée, les coupables punis. Mais l'alerte avait été chaude, elle servit d'avertissement à nos autorités qui se montrèrent bien inspirées en usant de clémence : les Petits iront faire un tour de carrousel avec leur professeur réconcilié ; les Grands auront, pour se détendre les muscles, un examen de gymnastique qui leur permettra — à Gérard, en particulier — de montrer leur grande capacité. Et tous, Petits, Grands, Lycéens, partiront, au premier jour de beau, pour les Giettes où aura lieu la promenade à la montagne, avec son soleil, les chemises qu'on ôte à l'arrivée, le dîner en plein air, le sirop des scouts et la générosité de Monsieur le Directeur qui porta jusqu'au Collège un paletot que son propriétaire avait intentionnellement abandonné sur le chemin, pour admirer le courage de celui qui s'en chargerait.

Le lendemain matin, à 8 heures, on éveillait Hayoz pour lui annoncer que son examen de diplôme commençait à 8 heures et demie. Il n'eut que le temps de se laver ; quant au reste...

... Deux jours plus tard, Gremaud, les yeux brillants, les jambes pas très fixes et l'esprit décidé à « casser quelque chose », poursuivait, en courant, un gros rat à qui il cassa les reins. Nous entrons dans ces périodes d'énervement qui précèdent les grands tournants de l'histoire : ça sent les « Catalogues ».

Les professeurs calculent, tout le jour, les moyennes rigoureuses et se montrent d'une austérité farouche...

« ... avec les pompom, avec les pompom,
avec les pompés. »

Jean-Etienne BERCLAZ, Rhét.